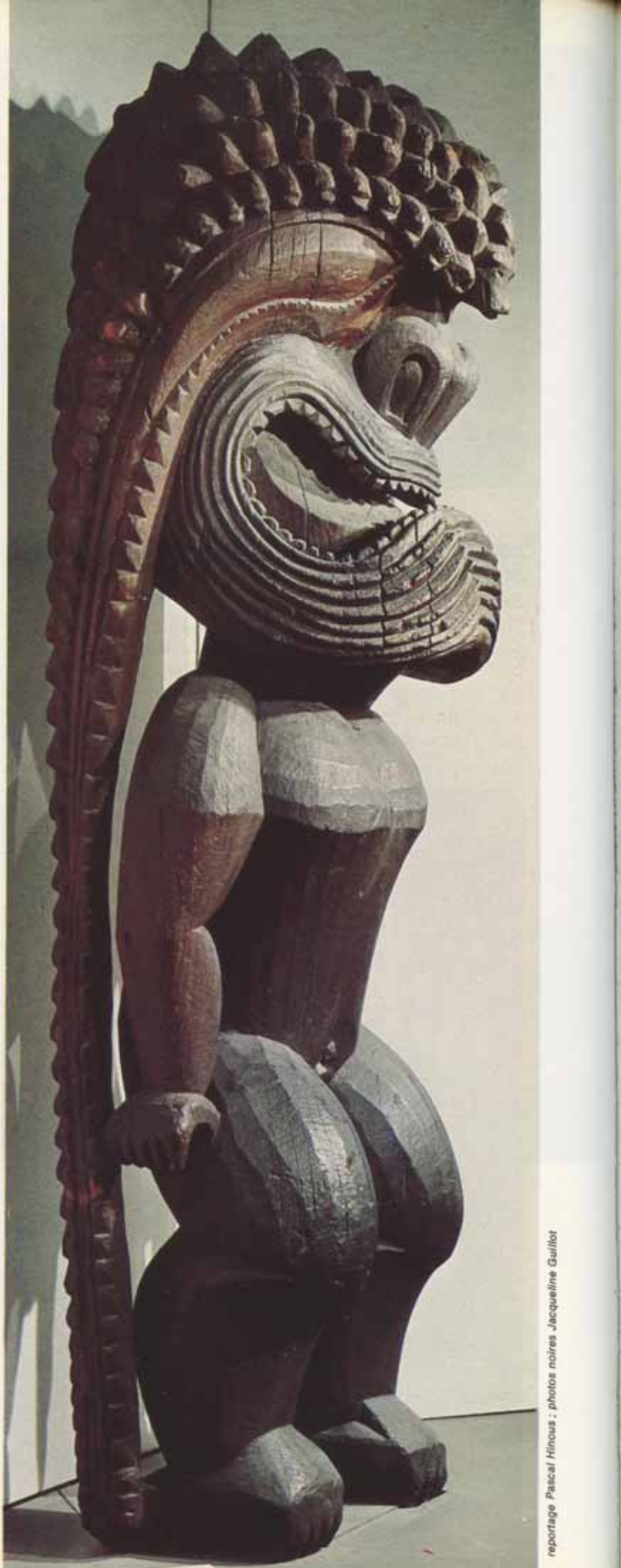


DES DIEUX DES PLUMES ET DES DENTS

L'archipel hawaïen — la cinquantième étoile du drapeau des Etats-Unis — connu jusqu'à sa découverte par Cook une authentique civilisation, quasiment disparue par suicide. Les musées, principalement, peuvent aujourd'hui en témoigner. C'est ce que fait le British Museum de Londres qui vient de sortir de ses réserves une très étonnante série d'objets.

HAWAII

par Gérard Barrière



reportage Pascal Hinous : photos noires Jacqueline Guillot

Nous sommes le 18 janvier 1787 au matin, l'Europe grelotte et rêve de tropiques peuplés d'« aimables naturels » en relisant Rousseau, lequel va mourir dans six mois. A des milliers de kilomètres, le temps est magnifique sur le Pacifique Nord où fait voile « la frégate Résolution » du capitaine Cook, qui a pour mission de découvrir un passage entre l'Asie et l'Amérique. Soudain, de la hune, retentit le cri traditionnel : « Terre ! ». En effet, derrière les brumes de l'horizon, se profilent vaguement deux collines bleutées, deux îles. Aussitôt le second, Clerke, fait le point : 28°15 de latitude nord, 178°25 de longitude ouest. Cook sait qu'il vient de découvrir un nouvel archipel,



Grande statue en bois représentant le dieu de la guerre Ku. L'expression de vigueur farouche qui se dégage de cette statue de style dit de "Kona" a été essentiellement obtenue par une forte simplification des volumes et des lignes, ainsi que par une habile utilisation de la lumière.

Deux images de plumes de « Ku-Kailli-Moku ». Ces étendards de guerre, à la fois précieux et vigoureux, enchanteurs et terribles, sont en cela bien représentatifs de la civilisation hawaïenne dans son raffinement et sa barbarie.



qu'il nomme « îles Sandwich », en l'honneur du Premier lord de l'Amirauté. En s'approchant de leur rivage qui se précise, il se demande si ces îles sont habitées. Ce même matin du 18 janvier, sur les huit îles de Hawaï, c'est la liesse générale. Et il y a des semaines que cela dure, car c'est *Makahiki*, la grande fête annuelle de la moisson. On y célèbre le populaire *Lono*, dieu agraire, divinité de la paix, des arts, des jeux et de la joie. Dans les sanctuaires, son image est symbolisée par une grande perche verticale, de part et d'autres de laquelle pendent de longues bandes d'étoffes d'écorce teintée de blanc, fixées en haut de la perche par une barre transversale. Tout autour on parle, on rit, on joue, on lutte, on boit du *kava*, boisson très légèrement éniivrante obtenue par fermentation de la racine d'une espèce de poivrier. Tout à coup du rivage retentissent des appels. « Venez voir, venez tous ! *Lono* revient ! » Effectivement chacun peut voir, au large, de grands mâts flanqués d'étoffes blanches. Le dieu *Lono* a tenu la très ancienne promesse des mythes, il est revenu. C'est son signe que l'on aperçoit, là-bas, et qui s'approche. Et tous de s'embarquer dans les pirogues pour aller à sa rencontre. Du pont de la *Résolution*, Cook voit des dizaines, puis des centaines d'embarcations confluer vers lui. Un premier esquif accoste. Un vieillard monte à bord, paraît-il un peu ivre, mais pas tant de *kava* que d'émotion. Il s'agenouille devant Cook et lui tend une pièce d'étoffe rouge, insigne de puissance divine. Cook comprendra bientôt qu'il est considéré comme un dieu, comme jadis Cortes que les Aztèques avaient cru être Quetzalcoalt. Plus

tard, il trouvera même son effigie parmi les « idoles » de l'autel domestique d'un chef. Mais pour l'instant ce n'est pas ce cérémonial qui surtout retient l'attention de Cook, mais les paroles qui l'accompagnent. Cette langue, il la connaît, il la reconnaît. Car c'est elle-même qu'il a entendu parler à des milliers de kilomètres plus au sud, par les Maoris de Nouvelle-Zélande, ou encore à Tahiti, ou aux Tongas. Et il réalise que, pourtant très au nord de l'équateur, il est encore chez les Polynésiens. Il se trouve en effet à l'extrême-nord de l'immense territoire insulaire conquis par les Polynésiens, cette civilisation dont les prouesses maritimes laissent loin derrière elles des peuples de marins réputés comme les Phéniciens ou même les Vikings. Depuis plus de vingt siècles ce peuple a fait du Pacifique son empire, un empire en forme de triangle dont la base est limitée par la Nouvelle-Zélande et l'île de Pâques et dont le nord est l'archipel hawaïen. Et les prouesses de navigation qui furent nécessaires pour la lente conquête de ce monde fait d'îlots épars laissent encore admiratifs les marins les plus expérimentés. Car les Polynésiens naviguaient sur de frêles embarcations, avec peu de vivres, souvent par vents contraires, avec au terme, non pas l'inévitable découverte d'une grande barre continentale, mais celle de minuscules îles, dissé-

Une offrande au capitaine Cook (gravure de Webber). Les chefs hawaïens, qui prennent Cook pour le dieu *Lono*, lui font ici l'exceptionnel et divin honneur de porter à sa bouche la nourriture qu'ils lui offrent. Derrière Cook et ses officiers l'on peut voir deux statues d'un type dont il ne demeure plus que de rarissimes exemplaires.

Massue-couteau (palau papani-homano. Terriblement efficace, cette arme, qui pouvait à l'occasion senevir de pacifique ustensile de cuisine, illustre panefaitement le sens esthétique des Hawaïens qui, de l'objet le plus banal ou le moins avenant, savaient faire une oeuvre portée à la perfection de sa forme comme de sa fonction.



Jeune Chef hawaïen (gravure de Webber). On croirait un Grec. On l'imaginerait sans peine dans une pièce de Corneille. Non, c'est un jeune noble hawaïen portant le heaume (mahiole) et la cape (ahu'ula), riches ornements de plumes, insignes distinctifs de sa caste. Il donne une excellente image du haut degré de raffinement qui fut atteint par la civilisation hawaïenne.



Bols à déchets ayant appartenu au roi Kamehamebra lene . En ces bols de bois incrustés de dents d'ennemis — façon de leur infliger une ultime insulte — les nobles déposaient tous leurs déchets corporels, cheveux, rognures d'ongles, restes de repas et autres pour les soustraire à l'éventuelle utilisation maléfique de leur puissance (mana) qu'aurait pu en faire un maître en sorcellerie.



Bol à poi. Contrairement à ce qui est souvent le cas dans les sociétés traditionnelles, et même dans le reste de la Polynésie, les objets hawaïens, même les plus usuels, étaient destinés à durer. Aussi étaient-ils confectionnés en matériaux résistants, ici en bois dur, et particulièrement soignés quant à leur esthétique.



minées dans l'immense Pacifique. Comment firent-ils ? On ne le sait pas. On ne sait en fait que très peu de choses sur leur origine et leurs premières errances maritimes. Sans doute sont-ils venus du Sud-Est. Probablement eurent-ils, au cours de leurs périodes océaniques, des contacts avec le continent américain, comme permet de le penser la culture, répandue dans toute l'Océanie, de la patate douce, originaire d'Amérique du sud. Très certainement aussi leur migration s'est-elle faite en deux temps : en une première période, dans un passé très lointain et non déterminé, ils firent le trajet de l'Asie aux Marquises. Archipel sur lequel ils demeurèrent plusieurs siècles avant d'entamer une seconde période migratoire au cours de laquelle, il y a environ vingt siècles, ils essaimèrent dans tout l'immense " territoire " qui devait, de ce fait, devenir la Polynésie. Et c'est donc vers cette époque que les premières vagues arrivèrent à Hawaï, qui allaient être suivies par de nombreuses autres au cours des siècles. Remarquablement homogène malgré sa considérable expansion, la civilisation polynésienne a atteint aussi un stade d'évolution beaucoup plus avancée que ses voisines de Micronésie ou de Mélanésie, à propos desquelles il convient mieux de parler de cultures. Et son haut niveau de développement culturel est peut-être plus évident à Hawaï que partout ailleurs. Il ne manque pas d'ailleurs de frapper Cook qui connaît bien l'ensemble polynésien. La société hawaïenne est aristocratique. Tout, toute la culture en tout cas, y repose sur la caste des nobles, les *ali'i*, descendants des dieux et sur celle des prêtres, les *kahuna*. La troisième caste, celle du petit peuple, des cultivateurs, pêcheurs et artisans, les *maka'ainana*, n'y a d'importance qu'économique et militaire, lors des conflits entre les chefferies qui se partagent les îles. Quant aux *kauwa*, les esclaves, — des gens qui ont transgressé un jour un interdit religieux, un *kapu* (tabou), — et les prisonniers de guerre, ils n'ont guère d'autres rôles que celui d'éventuelles offrandes de sacrifices humains. Ce sont des hors-castes, des parias. C'est à dessein que j'emploie ici le terme indien de paria car cette organisation sociale est étonnamment semblable (mais il faut surtout n'en tirer aucune conclusion) à la division indo-européenne en noblesse, clergé et tiers-état, à laquelle vient s'adjoindre la masse des serfs et des esclaves. Pour en revenir à Hawaï, il est clair qu'à cette division en classes — inexistantes dans les cultures primitives où chacun est prêtre et chacun artisan — correspond une répartition très précise des tâches, des droits et des devoirs. Répartition qui entraîne des spécialisations. Spécialisations qui rendent possibles les aspects très évolués, voire raffinés, de cette civilisation qui fonctionne comme un mécanisme régi par les très strictes lois du *kapu* ou tabou. Le principe, fondement même de la culture polynésienne, en est le suivant. Tout dans l'univers, étoile, caillou, arbre, animal, homme, objet fabriqué, est affecté d'une charge plus ou moins importante de *mana*, c'est-à-dire de « pouvoir ». Le *mana* du hameçon, par exemple, est d'attraper du poisson et donc plus tel hameçon particulier attrapera de poisson plus il sera censé posséder de *mana*. La puissance donc, de tel ou tel objet ou homme, est d'origine divine. Il sera donc plus ou moins important selon que les " êtres " qui le détiennent seront, dans la hiérarchie du monde, plus ou moins proches de la source divine. En conséquence, dans le « domaine des hommes qui est le « domaine » le plus proche de celui des dieux, les possesseurs de la plus grosse charge de *mana* seront les nobles, directement descendants des dieux, puis les prêtres et les artistes ou les maîtres-artisans, les experts, que ce soit en construction

de maisons ou bien en irrigation, et pour finir les roturiers.

Le *kapu* donc est un système, très complexe et qui s'enclenche automatiquement, d'interdictions de tous ordres, mis en place pour éviter le contact d'un « être » doté d'une certaine charge de *mana* avec un " être " doté d'une charge plus faible ce qui, comme en électricité, ne manquerait pas de provoquer une décharge brusque, qui se traduirait par un grave désordre cosmique. Tous les rapports entre les hommes ainsi que ceux des hommes avec le monde seront ainsi réglés selon les circuits très subtils élaborés pour que ces rapports ne s'établissent qu'entre " êtres " possédant des « quantités » égales ou aussi voisines que possible de *mana*. Il est sûr que ça ne simplifiait pas la vie mais il est non moins certain qu'en la compliquant ce système contribua à la complexifier et ainsi à enrichir cette civilisation.

Du point de vue religieux, les Hawaïens connaissaient deux grandes catégories de divinités, les *akuas*, grandes déités d'importance cosmique et vénérées par toutes les castes, et les *aumakuas*, qui étaient des dieux plus familiers, plus proches, plus humains, souvent même des ancêtres divinisés, adorés essentiellement par le peuple dans les autels domestiques. Les *akuas* comprenaient *Kane*, le créa-

geait des sacrifices humains alors que le bienveillant *Lono* les avait en horreur. Là aussi quelque chose ne peut manquer de frapper : on se trouve en effet en présence d'un créateur, d'un " conservateur ", et d'un destructeur, soit exactement la " trimurti " indo-européenne (Brahma-Vishnu-Civa). Mais là aussi, il faut s'abstenir d'aller plus loin que la simple constatation de ce qui n'est rien de plus qu'une coïncidence ne prouvant que le haut développement de la religion polynésienne. Développement considérable au point que certains initiés parmi les prêtres élaborèrent une doctrine ésotérique fondée sur un monothéisme regroupant cette triade en une entité unique.

Beaucoup plus vénérés par la population étaient les petits dieux plus ou moins familiers et domestiques, les *aumakuas*. Parmi eux, et c'est assez compréhensible en cet archipel volcanique qui possède entre autres le plus grand volcan actif du monde, le *Mauna Loa*, parmi eux donc figure en bonne place la déesse des volcans, *Pété*, avec son cortège de dieux des vapeurs pestilentiennes, des pluies de feu, des grondements souterrains. Contrairement à ce que l'on pourrait penser de nos jours où l'on déménage des populations entières sitôt que toussote un volcan, les Hawaïens faisaient bon ménage avec leurs

Cape. Les capes écarlates, aujourd'hui rarissimes, étaient le bien le plus précieux des nobles qui ne les revêtaient que dans les grandes occasions religieuses et militaires. De la capture des premiers oiseaux à l'attache de la dernière des quelque 500 000 plumes fixées sur le filet support, leur réalisation s'étendait sur plusieurs générations d'artisans.



teur du monde et des hommes, dieu de la lumière solaire et de la beauté, *Lono* divinité de l'agriculture, de la pluie, de la paix et des arts, protecteur des traditions et enfin *Ku*, le dieu spécial des chefs, dieu de la guerre, vénéré essentiellement sous le nom de *Ku-Kailli-Moku* (Ku avide d'îles), divinité terrifiante qui exi-

monstres pas toujours tranquilles ; ils éprouvaient même beaucoup de sympathie pour leurs dieux tutélaires. Parmi les autres divinités populaires on trouvait surtout *Lake*, maître de la danse et en l'honneur duquel l'on dansait les *hulas*, danses sacrées, pantomimes dont le moindre détail était significatif (loin

des *hulas* éminemment folklo-érotiques dont se repaissent aujourd'hui les touristes). Tout à Hawaï, de la guerre, affaire des nobles, à la culture du taro ou à la pêche, travaux du peuple, était intégralement immergé dans le sacré, domaine des prêtres, le champ de contrôle de ces derniers était donc illimité, ce qui



Divinité ou danseur de hula. Servant sans doute de plateau sur lequel on disposait des bols de boissons et représentant soit un dieu (non identifié) soit un danseur de hula (le fait que cette figure puisse tenir également debout sur ses deux jambes peut induire cette seconde supposition), cette statue est d'une remarquable force plastique ; elle mérite de figurer parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture mondiale.

provoqua même parfois des conflits graves entre leur caste et celle des nobles. L'art aussi, au sens le plus étendu du mot, dépend de la caste des prêtres.

Si, comme le disait le grand ethnologue Maurice Leenhardt " les Océaniens sont le seul peuple du monde qui ait donné la primauté à l'esthétique ", cela est surtout vrai des Polynésiens et, parmi eux, des Hawaïens. Leurs objets usuels étaient façonnés avec un perpétuel souci de beauté formelle et de " fini ". Il n'est qu'à voir leurs hameçons d'os, leurs armes ou les bols dans lesquels ils mangeaient le *poi*, (la nourriture de base : une bouillie de taro) pour constater leur constante recherche des formes les plus simples, des lignes les plus sobres, qui seront les plus puissantes au sens esthétique comme au sens magique du terme, beauté et *mana* étant le plus souvent liés. L'art polynésien approche ici d'un certain " classicisme ", qui ne se retrouve nullement dans les arts primitifs du reste de l'Océanie. Même les figurations divines les plus terrifiantes, celle du dieu *Ku*, façonnées en plumes écarlates ou sculptées dans le bois, et qui tendraient vers un grand expressionnisme, ne sont pas pour autant exemptes de cette exigence de simplifications, d'économie de moyens, de puissance concentrée.

C'est à l'énergie que vise l'art hawaïen. Les grandes et terribles statues de bois de *Ku-Kaili-Moku* en apportent la preuve la plus évidente. Les volumes y sont traités en grandes masses que délimitent de larges plans, en un style qui n'est pas sans évoquer la sculpture cubiste d'un Zadkine ou d'un Archipenko. Les lignes sont simples. Rien n'y est gratuit, pas même la moindre cannelure triangulaire d'une chevelure car les statues placées en plein air souvent au bord du rivage, cherchaient à accrocher les derniers feux du soleil couchant.

Les objets rituels comptent évidemment parmi les plus soigneusement élaborés. Bols à déchets, où les chefs déposaient leurs cheveux, leurs rognures d'ongle, les restes de leurs repas afin de les soustraire à l'usage malveillant qu'aurait pu en faire un magicien en utilisant leur très puissant *mana*. Récipients à nourriture aussi dont le support consiste en de très expressives cariatides humaines. Enfin et surtout de fantastiques capes de plumes. Cet art de la plume est indéniablement ce qu'Hawaï a produit de plus raffiné et de plus précieux. Sur une armature faite d'un filet en fibres d'écorce les plumes étaient fixées par rangées horizontales, comme des écailles de poisson, chaque nouveau rang couvrant la partie inférieure des plumes de la rangée précédente ainsi que leur système d'attache. Le plus souvent rouges, avec de sobres dessins géométriques jaunes, certains de ces manteaux d'apparat ont nécessité l'emploi de 450 000 plumes arrachées à 80 000 oiseaux bien particuliers et qui étaient loin d'être répandus en grand nombre à Hawaï. Leur capture et le travail requis pour la confection de ces manteaux pouvaient fournir du travail à plusieurs générations successives. Aussi ces manteaux étaient-ils les biens les plus précieux des nobles qui ne les portaient qu'en de grandes occasions, telles que fêtes ou guerres. L'effet produit était écrasant de majesté. Pour accompagner ces capes, les nobles portaient des heaumes de plumes, construits selon la même technique, en modelant simplement le filet, support des plumes, avec une armature d'osier. Avec leurs éclatants cimiers, ces heaumes affectent quelque parenté avec ceux des guerriers grecs, ce qui aide un peu plus notre imagination à faire de ce peuple de marins quelques hellènes du Pacifique. Selon le même principe les Hawaïens fabriquèrent des « sculptures » de plumes, représentation de *Ku*, qui constituent sans doute l'aspect le plus connu et le plus spectaculaire de leur production artistique ainsi que le plus " sauvage ". Ces statues écarlates, aux regards de nacre et aux dents acérées, étaient des étendards que portaient les prêtres au cours des guerres, pour assurer au groupe la protection de *Ku* et peut-être aussi, à l'origine du moins, pour intimider l'ennemi. Réunissant en une magnifique synthèse ce qu'il y a de plus doux, les plumes, et ce qu'il y a de plus dur et de menaçant, les dents, ces représentations semblent faites à l'image même de Hawaï, un monde tout à la fois harmonieux et implacable où la vie pouvait être aussi douce que difficile. Cook demeure quelques mois, qui furent très agréables sans doute puisqu'il note « jamais nous ne fumes en pareille fête », à Hawaï, puis il reprend la mer en direction du grand nord. Peu après, ayant cassé un mat, il doit retourner à Hawaï pour réparer. Les indigènes ne le voient revenir qu'avec un plaisir très mitigé. En effet, le « dieu » et ses hommes avaient été ruinés pour la petite communauté hawaïenne. Alors l'ambiance est moins bonne. Les Hawaïens chapardent un peu dans le navire, allant même jusqu'à dérober une chaloupe. L'incident, par une suite stupide de malentendus, déclenche une échauffourée. Quelques coups de feu, d'abord en l'air, sont tirés paroles hommes de Cook. L'atmosphère s'échauffe. Un indigène est tué. Cook se retourne. Il est frappé par un guerrier d'une des dagues de métal que ses hommes avaient forgées à l'usage des Hawaïens. Nous sommes le 4 février 1779. Ce qui suit ne sera plus l'histoire de Hawaï, mais celle de son déclin. Les Hawaïens de race pure ne constituent plus de nos jours qu'un pour cent de la population de l'archipel. Quant aux traditions et à la culture de ce peuple admirable, elles n'existent plus que dans le sombre silence des bibliothèques e t d e s m u s é e s . G . B